



HAL
open science

**LES LIMITES DE LA TRADUCTION SELON LA
THÉORIE LINGUISTIQUE EPICURIENNE THE
LIMITS OF TRANSLATION ACCORDING TO
EPICUREAN LINGUISTIC THEORY**

Konstantinos Alevizos

► **To cite this version:**

Konstantinos Alevizos. LES LIMITES DE LA TRADUCTION SELON LA THÉORIE LINGUISTIQUE EPICURIENNE THE LIMITS OF TRANSLATION ACCORDING TO EPICUREAN LINGUISTIC THEORY. Synergies in Communication (SiC), Oct 2022, BUCHAREST, Roumanie. hal-04100572

HAL Id: hal-04100572

<https://hal.science/hal-04100572v1>

Submitted on 17 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES LIMITES DE LA TRADUCTION SELON LA THÉORIE LINGUISTIQUE EPICURIENNE

THE LIMITS OF TRANSLATION ACCORDING TO EPICUREAN LINGUISTIC THEORY

Konstantinos ALEVIZOS¹
(05.2023)

Abstract

For Epicurus the word is associated with the concept it expresses in an irrefutable, physiological way. His conviction concerning the existence of language presupposes two stages: the natural and original creation and its following elaboration. The factors that define the original creation of each language are based on the notion of place. As such, human nature physiologically created the language in relation to the passions and impressions that each place had to stimulate. The following human elaboration had the task of clarifying the most ambiguous concepts and the things that were invisible. From this axiomatic postulate, the paper proposes a presentation of the Epicurean theory on the creation of language, relying in particular on its conviction that the original nucleus in every language, which establishes the word-concept association, derives from place. Thus, the passions and impressions that each place imposes on language cannot be transferred through translation. This is mainly because they constitute an experience, which is the only basis that allows the irrefutable and physiological association between word and concept. The communion between two people who speak the same language occurs through the communion of an experience because this experience is common. In modern times and by following Epicurus, a question arises: can East and West speak the same “language”? Is it true that East and West do not have any experience in common? For Epicurus, knowledge is a common experience for all humans though language is not.

Keywords: Language; Interpretation; Comprehension; Translation; Epicurus.

1. Introduction

Une vision moderne de l’historicité de la pensée philosophique propose que nous acceptions de voir les philosophes pré-socratiques d’un point de vue moins scientifique, parfois purement poétique. En même temps elle tente de rapprocher des post-socratiques à notre ère en les examinant d’un point de vue moderne : c’est-à-dire à travers un prisme de méthodologie scientifique appliquée à la philosophie et généralement à

¹ Konstantinos Alevizos, ERIAC Université de Rouen-Normandie, Rouen, France, konstantinos.alevizos@univ-rouen.fr

la pensée, plus proche du nôtre. Sur les uns, la connotation poétique avec des allusions métaphoriques pour cela subjective est présente, sur les autres le purisme scientifique au moins la tentative d'objectivité de la science devient le fil conducteur. Autrement dit, cette vision propose une interprétation pour les uns mais une compréhension pour les autres. De conséquence, l'attitude poétique est généralement conçue comme un terrain subjectif en opposition à la langue scientifique qui voudrait présenter une unicité de signification. Cette première serait fondée alors sur des éléments figuratifs et émotionnels en opposition à un langage scientifique, qui ne veut pas être ni figuratif ni émotionnel (De Lacy, 1939, 86).

En ce qui concerne Epicure la conception d'historicité de la pensée philosophique est tentée de considérer la véracité ou non de ses écrits sur un tronc scientifique, qui vraisemblablement est compris comme une continuité historique qui nous amène à notre ère. Nous sommes ainsi tentés aujourd'hui de vouloir examiner la véracité scientifique des exactitudes physiques épicuriennes en les associant à celles d'aujourd'hui en les entendant comme une continuité historique-scientifique qui examine le même sujet avec des méthodes semblables, mais naturellement modernes si comparées à celles archaïsantes et spermatisques. Au moins, dans la tentative de les examiner, nous employons une méthodologie qui veut s'identifier comme semblable à la nôtre à leur égard. Il s'agit alors hypothétiquement d'une même méthodologie en évolution qui examine le même sujet. Toutefois, ceci constitue un paradoxe car nous examinons des questions physiques modernes d'un point de vue philosophique avec des outils méthodologiques du passé. À ma connaissance et en dehors d'opinions hasardeuses comme celle d'A. Taylor qui nie toute implication concrète des anciens écrits dans les sciences modernes, les sciences physiques et chimiques modernes ne considèrent peut-être pas consciemment, mais inconsciemment les apophtegmes épicuriens pour l'avancement de leur discipline (Taylor, 1929, 86). Ainsi nous avons le droit de parler d'une littérature scientifique ancienne spermatisque, laquelle véritablement peut être considérée comme l'origine de la méthode scientifique en général et ceci même avant Aristote.

La même attitude scientifique essaye de créer des ponts méthodologiques entre la philosophie post-socratique et celle d'aujourd'hui, en tentant en même temps de séparer la méthodologie d'examen concernant la philosophie avant et après Socrate. De manière arbitraire, Platon à travers Socrate devient le pivot historique de la pensée philosophique. Ainsi, cette distinction caractéristique dans le monde antique crée des complications de compréhension en ce qui concerne l'analyse et l'interprétation des philosophes après Socrate. Ceci, car les apophtegmes métriques ou non des premiers trouvent leur écho dans la littérature philosophique classique, soit des seconds. C'est-à-dire que la signification que nous attribuons aux phénomènes, fondée sur une utilisation de la langue dite poétique, est déjà incluse dans la langue scientifique qui tente d'éliminer de son sein chaque notion poétique. Ceci est un paradoxe. Dans ce sens, il me semble hautement ardu, sinon impossible, de pouvoir utiliser aujourd'hui les termes ontologie et métaphysique sans une allusion nécessaire à la connotation dite poétique de la langue. La continuité historique de la pensée du pré au post-socratique ne peut pas être niée. Ainsi, il est difficile de ne pas appliquer la même méthode scientifique sur les deux. Il est arbitraire de considérer les pré-socratiques comme des versificateurs et les post-socratiques comme des philosophes. C'est-à-dire que nous examinons les uns avec une attitude méthodologique et les autres avec une autre, en acceptant en même temps l'influence des premiers dans la production littéraire des seconds.

Comment pouvons-nous, par exemple, comprendre le terme “ἀγχιβασίην” d'Héraclite, mentionné dans le Souda (Diels, 1912, B122), sinon comme une sollicitation qui nous démontre la limite de la raison qui sera transformée en mot, comme outil de compréhension de l'être ? Car c'est Héraclite qui probablement de façon involontaire nous informe sur l'historicité de la pensée, de l'ère mythologique à l'ère du logos et du logos au mot qui avec Socrate fera son exorde avant de devenir un peu plus tard purement un sophisme. Avec “ἀγχιβασίην”, Héraclite montre que la perception de l'être et sa définition à travers le “λόγος”, sera toujours approximative, c'est-à-dire “ἀγχι”. L'homme, à travers le nouvel outil du logos qui se traduit en sophistication linguistique, devra nécessairement osciller, c'est-à-dire comprendre la réalité par approximation. En conséquence, il affirme indirectement que la raison, “la ratio” n'est pas suffisante pour

comprendre et nommer les phénomènes, mais d'autres critères humains doivent contribuer à cette compréhension de la nature.

Cette affirmation qui concerne ces autres critères, correspond parfaitement à ce qu'Epicure exprimera dans le préambule de sa lettre à Hérodote en écrivant 'il faut prendre en considération les sens et les passions existantes' (DL, X.38), en mettant au premier plan la contribution de ces autres critères dans sa théorie physique de perception. Dans cette optique, la raison coparticipe avec les autres critères, tels que les sens et les passions, pour la compréhension et la nomination des phénomènes. Cette conviction épicurienne autour de la langue a souvent été une cause pour interpréter la relation des épicuriens avec la langue comme simpliste et purement empiriste, en la définissant ainsi comme un seul moyen de communication (De Lacy, 1939, 85). C'est-à-dire que la langue est fondée sur une association directe avec le phénomène empirique de la réalité duquel attire sa confirmation (De Witt, 1954, 125).

Dans ce contexte qui considère le niveau de participation du logos dans les processus d'appréhension et compression, Héraclite sonne la cloche de l'avertissement en ce qui concerne la direction entreprise ayant comme guide le logos qui se traduira en mot, qui trouve d'être limité. Epicure attire l'attention sur son utilisation désormais erronée. Epicure fait un pas ultérieur en présentant ce qui doit concourir avec le logos afin que la compréhension et la nomination des phénomènes puissent avoir lieu : les sens, les passions, les impositions de la pensée et d'autres critères. D'autre part Héraclite, étant limité sur "ἀγχιβασίην", avait mentionné seulement que par nature l'être ne peut pas être appréhendé par le logos sans pour autant le spécifier ultérieurement.

2. La langue poétique : entre interprétation et compréhension du mot

La caractéristique de la prédisposition amphisémique de la langue est la notion communément appelée poétique. Cette appellation a peu à partager avec ce qu'on peut désigner comme langue des poètes, soit sa fonction métaphorique. Cette qualification de métaphorique tombe nécessairement dans le cadre intentionnel des facultés linguistiques humaines. Elle constitue une opération intentionnelle. Toutefois, dans l'ère rhétorique de la période classique son amphisémie ne pouvait pas être acceptée par les canons scientifiques contemporains. Il s'agit, d'ailleurs, d'une situation qui encore aujourd'hui est perpétuée, soit l'influence réciproque entre langue poétique et langue scientifique (Rorty, 1976, 280), qui oppose les scientifiques aux poètes. La position d'Epicure dans cette problématique linguistique constitue un anachronisme d'une réflexion héraclitéenne. Alors qu'Epicure, sans prendre une position explicite dans ce débat, conteste une mauvaise utilisation de la langue sophistique – rhétorique sans pourtant attaquer les poètes.

Dans cette optique, quand nous lisons l'apophtegme d'Héraclite selon Hyppolite, "αἰὼν παῖς ἐστὶ παίζων, πεσσεύων παιδὸς ἢ βασιληῆ" (Diels, 1912, B251), l'interprétation considère l'amphisémie linguistique, soit la condition poétique et métaphorique des mots et examine ainsi les relations d'ambiguïté sans analyser littéralement le contenu, soit : 'le temps est un enfant qui joue'. Même si la possibilité d'un examen littéraire des mots est possible, le plus souvent l'interprétation se consume dans la tentative de définition de la métaphore linguistique : Qu'est-ce que c'est 'un enfant qui joue' métaphoriquement en dehors d'être un enfant qui joue réellement ? Et même si nous acceptons l'hypothèse, déjà atopique, que quelqu'un puisse jouer avec le temps, qu'est-ce que nous devons comprendre en le dénommant enfant ? Plusieurs interprétations possibles sont envisageables et toutes seront correctes. Diversement, nous sommes obligés d'accepter qu'une seule et unique interprétation de la langue poétique existe effectivement (De Lacy, 1939, 86).

Ainsi les mots présentent aussi une image parallèle en dehors de ce qu'ils expriment littéralement (Sedley, 1973, 25, Mackey, 2015, 71) et la métaphore génère une transportation de contenu due à la contextualisation. Il est possible d'envisager qu'Epicure ne partageait pas cette ambiguïté poétique de la langue, mais comme il a été dit, il ne l'attaquait pas, chose qui peut sembler paradoxale. Une interprétation

de cette amphibologie de la part d'Epicure, soit d'attaquer la mauvaise utilisation de la langue par les sophistes et les rhéteurs, mais non par les poètes, est due probablement aussi à sa volonté de ne pas contredire le système social et culturel établi. D'autre part et comme nous allons le voir, il proposait une possible compréhension unique même pour un texte poétique (DL, X.120).

Ainsi dans l'exemple précédent la compréhension de la phrase, est assujettie à la contextualisation, car nous lisons le terme temps entant que temps "αἰὼν comme αἰὼν" et enfant comme enfant "παῖς comme παῖς". Ce qui crée la nécessité de confirmation ultérieure (qui dans le système épicurien est attribué à la prolepse, Lefebvre, 2004, 82 ; Arrighetti, 1960, 560 ; 565, Long, 1971, 114), n'est pas si "αἰὼν" est "αἰὼν", mais comment "αἰὼν" est un "παῖς", soit comment le temps est un enfant puisqu'aucun critère ne peut confirmer cette association (la prolepse est une préconception capable de confirmer par la méthode de la comparaison si une information suite à son appréhension est vraie ou fausse). Cependant, ce qui étonne est qu'Epicure n'attaque pas la poésie, comme il le fait pour la rhétorique, mais au contraire il explique que l'homme sage doit être capable de la comprendre mais sans la procréer. Ainsi, il admet qu'une compréhension "correcte" ainsi unique de la poésie peut exister. De ce fait, la langue poétique est capable de confirmer une prolepse, soit une connaissance unique, vraie et confirmée malgré son ambiguïté.

Ainsi, la problématique ne se pose pas sur le niveau de compréhension entre "αἰὼν" comme "αἰὼν" car selon Epicure, ceci est acquis par prolepse. C'est-à-dire elle ne s'interroge pas sur quelle signification attribuer au terme temps compris et représenté comme temps, mais sur l'amphisémie due à sa contextualisation. Dans ce cas, nous ne pouvons pas avoir de critère de confirmation, car temps "αἰὼν" ne pourra jamais être identifié à enfant "παῖς". La problématique ne se pose pas sur une valeur émotionnelle et cognitive du mot, mais seulement sur sa contextualisation dans ce même système linguistique. De ce fait la phrase héraclitienne 'le temps est un enfant qui joue' doit être caractérisée comme fausse ou illogique, car la signification que nous avons de l'enfant ne peut pas correspondre à la signification que nous avons du temps, puisqu'ils sont acquis par prolepse. Cette affirmation s'oppose indirectement à la conviction de De Lacy qui explique que 'la poésie associe les valeurs naturelles et émotionnelles des mots à leurs valeurs cognitives, réalisant une fusion dans laquelle les deux éléments se combinent pour donner un effet unique'. Cette conviction même si elle peut avoir un sens est adressée probablement à des typologies d'art figuratif et non aux mots. En ce qui concerne les mots, il ne serait pas erroné d'affirmer que leur ambiguïté est due à la contextualisation, tandis que leurs valeurs émotionnelles et cognitives sont toujours constantes et fixes (De Lacy, 1939, 88). Par ailleurs c'est exactement cette transposition de la signification du mot due à la contextualisation qui crée l'ambiguïté poétique, laquelle ne peut pas être saisie logiquement car la raison est obligée de la considérer comme fausse. Dans notre exemple, un enfant ne peut pas être compris que comme un enfant car le terme enfant doit pouvoir nous conduire à la prolepse de ce qu'est un enfant. En conséquence en lisant la précédente phrase d'Héraclite nous sommes amenés à devoir expliquer comment un enfant peut être compris comme temps. De Lacy propose la même assertion quand il explique que le problème fondamental de la langue poétique est sa 'non-vérifiabilité empirique'. Epicure à travers ses textes, à ma connaissance, n'a jamais traité le problème de la métaphore du mot, si nous excluons le PHerc.176 et des passages spécifiques dans le livre 28 *sur la nature*.²

D'autre part en lisant Epicure quand il écrit 'ceux-ci sont insécables et immutables, pour que ils ne puissent pas périr dans le non-être' (DL, X.41), nous sommes tentés de considérer l'interprétation de cette phrase purement littéralement. C'est-à-dire que chaque mot est pris pour ce qu'il exprime et ainsi la finalité n'est plus l'interprétation, mais la compréhension : soit l'unicité de définition. Toute ambiguïté due à la contextualisation syntactique est évitée et les mots sont examinés en rapport à l'unicité de contenu qu'ils

² En dehors du PHerc 176. Bailey, C. [Review], (1929). Epicurean Fragments Epicuri et Epicureorum scripta in Herculaneis papyris servata. Edidit adnotationibus et indicibus instruxit tabulis exornavit Achilles Vogliano. The Classical Review, 43, 222.

peuvent exprimer. Ici nous sommes dans l'apparente problématique substantielle de l'utilisation de la langue selon Epicure, soit à un niveau de connexion entre le mot et ce qu'il peut exprimer, soit la prolepse. Il serait possible d'asserter qu'Epicure veut entendre que l'unicité de la signification d'un mot existe et que nous devons nous rapprocher seulement à elle. Cependant, dans la précédente phrase épicurienne ceci constitue un véritable problème, car même si aucune intention d'ambiguïté poétique ne peut être attribuée à Epicure, le non-être, "τὸ μὴ ὄν" peut difficilement être défini comme concept. De ce fait nous n'avons aucun concept préacquis, aucune prolepse empiriquement formée capable d'exprimer le non-être. Probablement nous devons en déduire que ceci est rendu possible seulement à travers le logisme, c'est-à-dire à travers une opération fondée sur l'analogie. Cette constatation nous amène directement à la problématique linguistique de l'association d'un mot à un phénomène qui ne peut pas avoir de confirmation sensorielle, soit l'abstraction intellectuelle (Long, 1971, 121, 119). Dans la terminologie épicurienne cette même problématique s'associe au processus de compréhension et ainsi de nomination des 'invisibles' qui constituent un terme ambigu. En tant que 'invisibles' il serait judicieux de considérer non seulement littéralement les choses qui n'ont pas encore été vues, mais aussi et notamment, qui ne peuvent pas être vues. Il s'agit ainsi de l'expression épicurienne pour nommer l'abstraction intellectuelle philosophique (Mackey, 2015, 73, Sedley, 1973, 19). De ce fait la compréhension de ce que le non-être peut signifier reste ambiguë, malgré tout l'effort de ne pas inclure la phrase dans un contexte poétique. En conséquence la langue scientifique en excluant ainsi la contextualisation est pareillement ambiguë.

3. Les limites de la traduction en interprétant Epicure

Aujourd'hui, il est considéré comme hautement inopportun de tenter de traduire un texte poétique d'une langue vers une autre, car plusieurs qualités du texte original ne peuvent pas être transférées vers la nouvelle langue³. La qualité la plus évidente est la combinaison phonétique de la langue originale qui par nature ne peut pas être transférée⁴. Cependant, quelle est la définition que nous pouvons attribuer à la qualité phonétique d'un texte poétique ? Quel est l'élément qui transite à travers la phonétique d'un texte et d'une langue en général et qui participe à la compréhension ? Cette constatation considère qu'un texte poétique a intentionnellement prévu une syntaxe phonétique intrinsèque qui inévitablement au moment de la traduction devra se transformer en une autre, en celle de la nouvelle langue. Nonobstant, nous pourrions contester cette assertion, car la qualité phonétique se sera pas perdue ou supprimée au moment de la traduction, mais modifiée. Selon ce syllogisme, une traduction d'un texte poétique possède désormais sa propre syntaxe phonétique tout en gardant un lien de qualité différente, non phonétique, avec le texte original. Selon la terminologie épicurienne comme exposée jusqu'ici : avec le lien du concept qui potentiellement est capable de traverser les traductions sous des vestes phonétiques différentes.

D'autre part, quand il s'agit d'un texte non poétique, en supposant qu'il puisse exister, cette même problématique concernant la traduction est moins importante si le texte qui sera traduit n'est pas identifié comme un texte poétique. Nous sommes ainsi aptes à traduire sans problème particulier un texte scientifique ou un texte non poétique, par exemple la phrase "la production d'hypochlorite de sodium est basée sur la réaction d'hydrolyse du chlore dissous en solution". Dans ce cas, nous acceptons qu'un texte non poétique ne soit pas soumis à la problématique phonétique de la traduction, car entre autres, la différence de la qualité phonétique de ce texte ne constitue pas une obligation pour le passage de son contenu pendant la traduction. Si alors nous traduisons la phrase la pomme est rouge en italien 'la mela è rossa', les différentes qualités phonétiques, même si les deux langues sont proches car d'origine commune, ne constituent pas un souci pour la compréhension de la traduction. Les qualités phonétiques peuvent être drastiquement différentes si

³ Cf. la position de Cicéron concernant la problématique de traduction du grec en latin, de finibus I.4 et sq.

⁴ Verlinsky donne un bref synopsis des théories linguistiques de l'Antiquité avant Epicure. Verlinsky, A. in Frede, D. & Inwood, B. (Eds.). (2005). Epicurus and his predecessors on the origin of language. Language and Learning: Philosophy of Language in the Hellenistic Age. pp. 57-59.

nous traduisons la première phrase en arabe ‘حمراء التفاحة’, cependant selon cet axiome la compréhension du contenu de la phrase pourra être la même.

En examinant le sujet de la précédente phrase, soit les différentes possibilités de nommer la pomme, nous arrivons directement à la conviction épicurienne selon laquelle ‘les noms originaires ne sont pas nés en action’ c’est-à-dire sous élaboration intentionnelle “τὰ ὀνόματα ἐξ ἀρχῆς μὴ θέσει γενέσθαι” (DL X.75), mais la nature elle-même des humains ‘en subissant les mêmes passions et en recevant les mêmes phantasmes’ “ἴδια πάσχουσας πάθη καὶ ἴδια λαμβανούσας φαντάσματα” a fait en sorte que chaque nation proférât un concept de manière différente. Cependant, dans le processus de verbalisation des phénomènes, il existe aussi la possibilité de nommer des choses ‘qui ne sont pas visibles’ soit les “οὐ συνωρόμενα πράγματα” qui selon Epicure sont créées par le ‘logisme’, soit les choses “τῶ λογισμῶ ἐλομένους”. Le terme logisme définit une opération qui a lieu sur des informations spécifiques et existantes comme telles. Ceci signifie une opération humaine laquelle examine le contexte naturel et propose des possibles actions vis-à-vis de ce contexte. Il s’agit d’une opération qu’examine toutes les informations possibles afin de proposer possibilités de compréhension.

Ici, nous devons faire une distinction entre choses physiques et choses qui sont créées par le logisme. Car Epicure affirme que les humains doivent être capables de nommer aussi ‘celles qui ne sont pas visibles’ parmi les choses, sans se référer encore à des mots. De ce fait, certains sons seront créés par le logisme, sans qu’ils aient auparavant des choses externes qui leur correspondent.

Par rapport à cette possibilité d’expression verbale, Epicure ne fait aucune distinction entre poétique ou non poétique seulement les épicuriens postérieurs le font (Puglia, 1988, 84)⁵. La langue épicurienne ne sépare pas le poétique du non poétique. Elle est créée par la nature et ‘met en ordre’ ou ‘arrange l’air sortant par la bouche’ en relation avec un vécu, soit ‘pour chaque passion et phantasme’. Ensuite, elle est élaborée par l’homme en ayant pour finalité de créer des ‘déclarations’ afin qu’elles puissent être moins ambiguës et plus rapidement communiquées. De plus, la langue après l’élaboration humaine, arrive à nommer ce qui ne peut pas être vu communément, l’invisible ; pour ce faire, elle crée des ‘sons’ qui sont saisis par le logisme.

Ainsi, nous sommes censés pouvoir appliquer l’axiome susmentionné sur la différence phonétique entre les choses visibles, aussi sur les choses qui ne sont pas visibles. C’est-à-dire que si une différence phonétique inter-linguistique n’influence pas la compréhension pour des choses visibles, cette différence n’influencera pas la compréhension pour des choses non-visibles, qui sont créées par le logisme. En lien avec le précédent exemple sur la pomme, nous pourrions ainsi examiner une phrase dont la signification n’est pas visible communément. Par exemple : dieu existe, “διο ἐσῆ, ο θεός ὑπάρχει”, sans que la différence phonétique entre les trois langues ait aucune influence sur la compréhension de son contenu. Même si cette différence existe, nous considérons qu’elle n’influence pas la compréhension même pour les mots qui sont créés par le logisme comme dieu. Cette possibilité selon Épicure existe par élaboration humaine (DL, X.75-76).

D’autre part, quand il s’agit d’un texte poétique, l’appréciation de la condition phonétique change drastiquement la compréhension de ce texte. Dans le domaine de la philosophie et comme cela a été mentionné, Héraclite sans être expressément un poète a fait une utilisation spécifique de la phonétique dans ses apophtegmes. De ce fait, si l’axiome précédent est pris en considération, soit nous devons examiner Héraclite seulement comme un poète puisque comme il est connu il a intentionnellement élaboré la phonétique, soit nous devons accepter que son texte étant non poétique inclut des éléments onomatopéiques. Si c’est le cas, nous sommes obligés d’accepter que la qualité phonétique d’un texte non poétique participe à la compréhension du texte de manière, jusqu’ici, non examinée. En conséquence, si le texte d’Héraclite n’est pas poétique, nous acceptons que nous ne puissions pas le traduire dans une autre langue sans la perte

⁵ Cf. aussi Asmis, E. (1992). An Epicurean Survey of Poetic Theories (Philodemus on Poems 5, Cols. 26-36). The Classical Quarterly, 42(2), 395-415.

ou la transformation, au moins, de cette qualité phonétique. In faudrait aussi mentionner que le cas le plus éclatant concernant une utilisation poétique de la langue dans un texte considéré comme philosophique-scientifique reste celui de Platon. Aujourd'hui, nous examinons les textes de Platon d'un point de vue scientifique sans considérer le fait que Platon ait utilisé la forme du dialogue. De cette manière, nous excluons toute connotation artistique-poétique de ses textes.

D'autre part, en ce qui concerne la littérature non métrique et non poétique de l'Antiquité, par exemple philosophique, laquelle traite en prose des questionnements d'ordre physique, existentiel et éthique, nous l'examinons aujourd'hui sous le même prisme qu'un texte scientifique qui n'implique pas d'autre connotation que celle que les mots expriment. L'intention de ce texte est celle de ne pas entendre autre chose que ce qu'il veut entendre. De ce point de vue, nous examinons Epicure et l'utilisation qu'il fait de la langue non seulement par rapport à elle-même, mais à travers les traductions et les commentaires en langues différentes sans que cette transformation linguistique ne pose de soucis à la compréhension, chose paradoxale (Arrighetti, 1960). Tandis que la recherche philosophique autour d'Epicure se focalise souvent sur des termes de Lucrèce ou de Cicéron qui sont écrits en latin. D'autre part la littérature qui reporte des textes épicuriens en langue latine était abondante déjà dans l'Antiquité. Cependant, cette manière de concevoir la langue promeut exclusivement son côté communicatif, c'est-à-dire le fait de pouvoir transporter le contenu d'une langue à l'autre. Cette façon de procéder avec la langue en fait un outil pour la seule transposition linguistique sans considérer 'la nature des humains dans chaque nation' (DL, X.75). De ce fait, sans considérer ce que la nature des humains a attribué et a participé à la création du contenu qui sera transporté. Cela, car en acceptant la langue comme organe donné par nature, elle devra ainsi posséder des relations physiologiques avec le corps humain en se reliant au sens, passions, impositions de la pensée et d'autres critères. Si nous acceptons que l'élaboration postérieure de la langue "τεθῆναι" s'applique sur un noyau originaire créé par nature "τὰς φύσεις τῶν ἀνθρώπων" qui existe avant cette élaboration, nous nous trouvons en face d'un dilemme : soit nous admettons que la nature originaire se consume complètement dans cette élaboration successive ainsi elle peut être transmise, soit le contraire. Soit nous acceptons qu'à travers l'élaboration nous pouvons transmettre aussi sa qualité originaire naturelle, soit cette qualité initiale ne peut pas être transmise, mais seulement ce que l'élaboration successive peut englober. Ainsi, la question qui se pose est : quel est le lien de l'élaboration d'une langue avec sa nature initiale ? Quels sont les éléments par nature "φύσει" dans une langue qui continuent ou non à exister dans la même langue élaborée, en action "θέσει" ? Plus simplement, qu'est-ce que nous cherchons dans notre langue aujourd'hui qui se relie avec le 'premier signifiant' à son stade initial ? Ainsi en transportant la question dans notre domaine actuel : quelle est la différence de ce premier et originaire signifiant de tout mot entre Est et Ouest ?

En addition et en suivant l'analyse épicurienne, la langue ne devient pas commune pour toutes les nations "ἔθνη", mais seulement "καθ' ἕκαστα ἔθνη", soit 'pour chaque nation séparément'. La traduction de "ἔθνος" en nation, connote drastiquement la signification du terme grec qui signifie l'agrégation, la mise ensemble de personnes sans pour autant spécifier les caractéristiques de cette union. Cela veut dire que même après "ὑστερον" ou pendant la phase d'élaboration humaine de la langue "θέσει", ses qualités naturelles ont maintenu leurs principes "φύσει" sans que cette élaboration postérieure ait pu les dépasser ou les éliminer. Au contraire elle a été construite sur ces principes. Tandis que l'élaboration de chaque langue continue à organiser son noyau initial. En d'autres termes, l'élaboration se fonde sur une base initiale spécifique pour chaque nation, ainsi pour chaque langue séparément. D'autre part, même si la méthode d'élaboration pourrait être caractérisée similaire, la base initiale, elle, ne le pourra pas, car elle constitue le miroir du vécu de la nation. Ceci, car le vécu est toujours différent puisque soumis au paramètre de lieu "ἢ παρὰ τοὺς τόπους τῶν ἐθνῶν διαφορὰ". Si cette interprétation est acceptée, nous traitons une autre qualité linguistique qui ne peut pas être traduite : celle dérivée par la nature de la nation qui a proféré/créé le mot. Ainsi, même si le texte n'est pas poétique il ne peut pas être traduit sans altérer son contenu initial. Autrement dit, la traduction nous amènera à une compréhension différente car le mot traduit devra trouver

sa confirmation, c'est-à-dire s'associer à une prolepse à travers ce nouveau vécu. Elle devra s'associer au vécu de la nouvelle langue afin d'obtenir sa confirmation comme contenu.

Ainsi, le phénomène de ne pas pouvoir transférer la réglementation phonétique, onomatopéique et aussi la constitution grammaticale d'une langue ne sont pas les seules évidences de l'impossibilité de la traduction. À ceci nous devons ajouter la qualité naturelle de chaque langue qui correspond à un vécu, lequel ne peut pas être transféré. La problématique autour de ces aspects se pose en ce qui concerne le transfert d'une hypothétique unicité du contenu de la langue originale, car la traduction est capable de créer un nouveau contenu qui vraisemblablement ne sera pas l'original tout en gardant un lien avec ceci. De fait, nous n'avons pas d'élimination/cessation de contenu, mais une transformation. Ainsi, la traduction ne transfère pas seulement, mais elle transforme aussi. D'autre part, pour Epicure, la langue renferme aussi une problématique en soi, elle constitue le terrain de présentation d'un premier signifiant, soit d'un concept avant même de se poser la question de la traduction. Ainsi elle doit faire face à sa qualité naturelle de “ἀγγι- [βασίην]”, soit de sa propre nature amphisémique avant de se poser la question du transfert et de la transformation de ce de premier signifiant, c'est-à-dire de la traduction.

En examinant les termes employés par Epicure, nous nous trouvons notamment face à la problématique de l'amphisémie linguistique comme posée par lui-même et non à la question de la traduction. La phrase 'ensuite, chaque nation posa les mêmes [caractéristiques]' ne signifie pas la traduction d'un terme d'une langue à une autre, mais l'acceptation commune de la même signification à travers le mot dans une seule langue. Ce qui est déjà problématique. Epicure ne pose jamais, à ma connaissance, le problème de la traduction. Ainsi selon l'opposition linguistique poétique-scientifique, une langue soit elle constitue un élément technique d'utilité, une interprétation de “τεθῆναι” comme élaboration intentionnelle postérieure et ainsi elle est scientifique, soit si elle referme 'la nature des humains' elle est considérée comme poétique. Car la nature des humains qui se referme dans la langue est due au lieu et en est le résultat de la synergie entre sens, passions, phantasmes et raisonnement. En vérité, cette notion de poétique ne constitue que sa qualité naturelle concernant son amphisémie : son impossibilité d'exprimer avec exactitude la compréhension des phénomènes. Ainsi, nous tendons à considérer comme poétique la langue qui inclut seulement, ou se réfère à 'passions et phantasmes'. Le résultat est que de l'autre côté la langue scientifique doit être idéalement privée de toute connotation poétique et de toute influence procurée par les sens. La langue scientifique et ainsi philosophique est supposée d'être seulement emmenée par la raison. Mais dans la théorie escurienne ceci est faux, car même le raisonnement se fonde sur les sens, ainsi sur les passions et les phantasmes.

Cette appellation de la langue comme poétique se distingue de ce que communément nous appelons : langue des poètes. Car cette dernière n'est qu'une élaboration de la première. Quand Epicure déclare, selon Diogène Laërce, que 'il ne faut pas créer activement des poèmes', cela ne considère pas la qualité amphisémique naturelle de la langue, mais l'ambiguïté élaborée par les poètes sur la langue, soit la question de la contextualisation du mot et non de la signification du mot en soi. Poèmes, 'ποιήματα', sont les créations humaines intentionnellement créées comme telles. Dans sa substance, cette notion de poétique conçue comme langue des poètes est une élaboration concrète et spécifique de la nature originaire de la langue. L'élaboration de son noyau initial, ce qui existe dès sa constitution par nature. Epicure, conscient de cette nature déjà ambiguë de la langue, invite à ne pas l'élaborer ultérieurement pour la nomination des phénomènes.

4. Conclusion

Comme il a été dit, un texte poétique qui a été conçu dans une langue spécifique inclut des informations naturelles qui ne peuvent pas être transférées dans une autre langue. Ceci, car en dehors d'un vécu, il possède des relations phonétiques et grammaticales claires et indissociables. Ainsi, la relation phonétique dans les textes d'Héraclite, comme présenté auparavant, ne constitue pas seulement une obligation de relation entre langue et nature fondée sur la sonorité, car la sonorité n'est que la conséquence. Cette relation

crée une union unique entre nature “τόπος”, individu “ἔθνῶν” et verbalisation “φθόγγος”. Ce procédé de verbalisation implique ‘sens, passions, impositions de la pensée et d’autres critères’. Selon ce syllogisme, la communion entre deux personnes qui parlent la même langue arrive à travers la communion fondée sur les sens, passions, impositions de la pensée ou d’autres critères “à travers” le mot et non sur la communion “avec” le mot (DL, X76). Le mot n’est que le moyen. La communion corporelle préalable conçue comme compréhension est la substance de la communication, qui se manifeste aussi à travers le mot. Nous pouvons avoir la confirmation de ceci à travers Diogène Laërce quand il écrit ‘nous ne pouvons pas nommer quelque chose si auparavant nous ne connaissons pas cette chose’. Le problème dans le passage d’une traduction n’est pas sonore ni grammatical, mais il identifie ce que le sonore et le grammatical peuvent signifier dès leur origine, soit la communion d’un vécu quand ce vécu est commun. Ce vécu, selon Epicure, est donné seulement par le lieu et il est saisi par les sens, comme Diogène Laërce le confirme, il est associé à une prolepse en lien avec ce lieu.

L’abstinence obstinée et obsolète de la part du texte philosophique-scientifique de toute connotation de vécu considère que l’élaboration de la langue arrive à dépasser ce que le lieu a pu lui offrir, en uniformisant la notion de lieu et ses conséquences, en ne gardant que la méthode de l’élaboration postérieure. En tant que méthode, nous pouvons retenir la notion de ‘élaboration par le logisme’. De ce fait si la méthode n’examine pas que des concepts abstraits “τινά”, alors elle devra aussi examiner des objets physiques ‘par nature’, soit par perception directe. En conséquence, elle ne pourra pas éliminer de son champ de réflexion le paramètre de lieu. Cette constatation présuppose une méthode d’élaboration commune inter-humaine de la langue qui ne considère guère le lieu, ou mieux qui considère la réalité comme un lieu unique et universel dans lequel tout a lieu, ceci conçu comme nature. En transportant cette argumentation dans notre cas, l’Est et le Ouest sont la même “chose” car ils coexistent dans le même lieu qui est unique. Ainsi, une pomme est comprise comme telle en tant qu’objet dans la nature, indépendamment des connotations phonétiques et grammaticales qui peuvent la représenter. Pour Epicure la compréhension que nous avons des phénomènes est commune et dans un premier temps elle n’est pas verbalisée. Ce que peut effectivement se diversifier et se distinguer est ce que nous pouvons réaliser avec la compréhension de ce que nous nommons comme pomme et où cette pomme à travers sa compréhension et sa nomination est capable de nous amener conceptuellement. Ceci constitue une des facultés du langage, lequel n’est pas commun.

References and bibliography

- Asmis, E. (1992). An Epicurean Survey of Poetic Theories (Philodemus on Poems 5, Cols. 26-36). *The Classical Quarterly*, 42(2), 395-415.
- Arrighetti, G., (1960). OPERE, Introduzione, testo critico, traduzione e note di Graziano Arrighetti. Einaudi.
- Bailey, C. [Review], (1929). Epicurean Fragments Epicuri et Epicureorum scripta in Herculaneis papyris servata. Edidit adnotationibus et indicibus instruxit tabulis exornavit Achilles Vogliano. *The Classical Review*, 43, 222-224.
- DeWitt, N. W. (1954). *Epicurus and His Philosophy*. University of Minnesota Press.
- Diels, H. (1912). *Die Fragmente der Vorsokratiker*. (3e Aus.), Weidmann.
- Dorandi, T. (2013), *Diogenes Laertius, Lives of Eminent Philosophers*. Cambridge University Press.
- Lacy, P. de, (1939). The Epicurean Analysis of Language. *The American Journal of Philology*, 60(1), 85-92.
- Lefebvre, R. (2004). Règle et Critère chez Epicure, *Revue des Études Grecques*. 117(1), 82-103.
- Long A. A. (1971). Aisthesis, Prolepsis and Linguistic Theory in Epicurus. *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 18, 114-133.
- Mackey, Jacob L. (2015). New Evidence for the Epicurean Theory of the Origin of Language: Philodemus, On Poems V (PHerc. 403, fr. 5, col. I). *Cronache Ercolanesi*, 45, 67-84.
- Puglia, E. (1988). Démétrios Lacon, Aporie testuali ed esegetiche in Epicuro, (PHerc. 1012). Bibliopolis.

- Rackham, H. ([1914] 1931). Cicero, Marcus Tullius, de finibus bonorum et malorum. Harvard University press.
- Rorty, R. (1976). Overcoming the Tradition: Heidegger and Dewey. *The Review of Metaphysics*, 30(2), 280-305.
- Sedley, D. (1973). Epicurus, On Nature book XXVIII. *Cronache Ercolanesi*, 3, 5-83.
- Stevens, B. E. (2008). Symbolic Language and Indexical Cries : A Semiotic Reading of Lucretius 5.1028-90. *The American Journal of Philology*, 129(4), 529-557.
- Taylor, A. E. (1929). Review: The Greek Atomists and Epicurus. *The Classical Review*, 43(2), 68-70.
- Verlinsky, A. in Frede, D. & Inwood, B. (Eds.). (2005). Epicurus and his predecessors on the origin of language. *Language and Learning: Philosophy of Language in the Hellenistic Age*.